

Hier, dans mon salon jaune, pendant que le petit avocat Gino, de la voix rauque d'une passion longuement réprimée, me susurrait à l'oreille : "Comtesse, ayez pitié de moi. Chassez-moi, donnez l'ordre à vos serviteurs de ne plus me laisser entrer,

CAMILLO BOITO

SENSO

CARNET SECRET DE LA COMTESSE LIVIA

traduit de l'italien par Jacques Parsi

mais, pour l'amour de Dieu, ôtez-moi ce doute mortel, dites-moi si je puis espérer ou non" ; pendant que le pauvre jeune homme se jetait à mes pieds, moi, droite, impassible, je me regardais dans le miroir.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans son carnet secret, la comtesse Livia se souvient. De sa rencontre à Venise, alors qu'elle était en voyage de noces, avec Remigio, et de la passion que lui inspira ce beau lieutenant. Froidement, elle raconte aussi comment, par jalousie et par souci de vengeance, elle mena à sa perte son amant après lui avoir donné argent et bijoux.

Concis et cruel dans sa manière de camper ses personnages (sur une vision romantique de l'amour, le cynisme de la comtesse en dit long), précis dans son évocation du contexte historique (la guerre entre l'Italie et l'Autriche), Camillo Boito tire de cette trame mélodramatique un joyau romanesque.

Visconti ne s'y est pas trompé, qui prêta de manière inoubliable les traits d'Alida Valli et de Farley Granger à la comtesse et à son lieutenant dans son *Senso* de 1953.

CAMILLO BOITO

Frère du librettiste de Verdi, Camillo Boito (1836-1914) était architecte-restaurateur. Mais les quelques courts récits qu'il écrivit à partir de 1883, et tout particulièrement Senso, lui conférèrent en littérature une place de choix parmi les petits maîtres de grand talent.

© ACTES SUD, 1983
pour la traduction française

© ACTES SUD, 2013
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-02844-2

CAMILLO BOITO

Senso

CARNET SECRET
DE LA COMTESSE LIVIA

Traduit de l'italien
par Jacques Parsi

ACTES SUD

Extrait de la publication

Hier, dans mon salon jaune, pendant que le petit avocat Gino, de la voix rauque d'une passion longuement réprimée, me susurrail à l'oreille : "Comtesse, ayez pitié de moi. Chassez-moi, donnez l'ordre à vos serviteurs de ne plus me laisser entrer, mais, pour l'amour de Dieu, ôtez-moi ce doute mortel, dites-moi si je puis espérer ou non" ; pendant que le pauvre jeune homme se jetait à mes pieds, moi, droite, impassible, je me regardais dans le miroir. J'examinais mon visage pour y trouver une ride. Mon front sur lequel jouent de petites boucles est lisse et gracieux comme celui d'une enfant ; sur les ailes larges de mes narines, au-dessus de mes lèvres un peu épaisses et rouges, on ne voit pas le moindre pli. Je n'ai jamais trouvé aucun fil blanc dans mes longs cheveux qui, lorsqu'ils sont défaits, tombent en belles vagues brillantes, noires comme l'encre, sur mes épaules blanches.

Trente-neuf ans!... Je tremble en écrivant ce nombre horrible! De mes doigts fins, j'ai donné une légère tape sur la main chaude du jeune avocat, laquelle s'avançait vers moi en hésitant, et je fis mine de partir; mais, poussée par je ne sais quel sentiment (certes, un sentiment louable de compassion et d'amitié), me retournant sur le pas de la porte, je crois que je murmurai ce mot : "Espérez." J'ai besoin de mortifier la vanité. Avec cette inquiétude qui s'empare de mon âme et laisse mon corps presque intact alterne la présomption de ma beauté. Pour cela, je n'ai point besoin d'autre assurance que mon miroir.

Je trouverai à cela, j'espère, une autre confirmation en écrivant ce qui m'est arrivé voici seize ans, et à quoi je repense avec une âcre volupté. Ce carnet, enfermé par trois clefs dans mon écritoire secrète, aucun œil humain ne pourra le voir, et, à peine achevé, je le jetterai au feu, puis j'en disperserai les cendres; mais la confession écrite de ces vieux souvenirs doit servir à en tempérer l'âpreté et la ténacité. Chaque action, chaque parole, et surtout chaque honte, dans cette triste période de mon passé, est gravée dans ma mémoire. J'y reviens sans cesse et je recherche les traces vives de la plaie qui ne s'est jamais refermée. Je ne sais point au juste si ce que j'éprouve est, dans le fond, douleur ou frisson.

Oh, quelle joie de ne se confier qu'à soi, libre de tout scrupule, hypocrisie ou réticence, respectant dans le souvenir la vérité, même en ce que les stupides affectations sociales rendent plus difficile à avouer, ses propres bassesses ! J'ai fait quelques lectures au sujet des saints anachorètes, qui vivaient au milieu des vers et de la putréfaction (certainement, des saletés) mais croyaient s'élever d'autant plus haut qu'ils se vautraient dans la fange. De la même façon, mon esprit s'élève en s'humiliant. Je suis orgueilleuse de me sentir tout à fait différente des autres femmes ; il y a dans ma faiblesse une force pleine d'audace ; je suis comme les Romaines de l'Antiquité, comme celles qui tournaient le pouce vers la terre, ou que chante Parini dans une ode... Je ne me souviens pas bien, mais je sais qu'en la lisant il m'a semblé vraiment que le poète parlait de moi.

Si ce n'était d'un côté la fièvre des souvenirs vivaces, et de l'autre l'épouvante de la vieillesse, je devrais être une femme heureuse. Mon mari, vieux et impotent, me témoigne une confiance aveugle, me laisse dépenser autant que je le veux et faire ce qu'il me plaît. Je suis une des premières dames de Trente. Les soupirants ne manquent pas et la jalousie de mes bonnes amies, au lieu de s'apaiser, se ravive chaque fois plus.

J'avais vingt ans, et, bien sûr, j'étais plus belle. Non que les traits de mon visage soient changés, ou que mon corps paraisse moins svelte et moins flexible, mais dans mes yeux il y avait une flamme qui, hélas, maintenant s'éteint peu à peu. Le noir même de mes pupilles me semble, à bien le regarder, un peu moins intense. On dit que la plus haute philosophie consiste à se connaître soi-même; moi, je m'étudie avec tant d'ardeur depuis tant d'années, heure après heure, minute après minute, que je crois me connaître à fond et pouvoir me proclamer une philosophe parfaite.

Je dirais que j'ai atteint le zénith de ma beauté (il y a dans l'épanouissement de la femme une brève période de suprême éclat) lorsque j'eus à peine passé ma vingt-deuxième année, à Venise. C'était en juillet 1865. Mariée depuis peu de jours, j'étais en voyage de noces. Pour mon mari, qui aurait aussi bien pu être mon grand-père, je ressentais une indifférence mêlée de pitié et de mépris : il portait ses soixante-deux ans et un énorme ventre avec une apparente énergie. Il enduisait ses rares cheveux et ses moustaches épaisses d'un onguent nauséabond qui laissait sur les oreillers de larges taches jaunâtres. Brave homme, du reste, à sa façon plein d'attentions pour sa jeune épouse, bon vivant, jurant à l'occasion, fumeur invétéré, aristocrate orgueilleux, violent envers les timides et peureux en face des violents, conteur alerte de

petites histoires lubriques qu'il répétait à tout propos, ni avare ni gaspilleur. Il se pavanait en me prenant à son bras, mais il regardait les petites femmes faciles, qui se promenaient près de nous sur la place Saint-Marc, avec un sourire d'intelligence lascive. Moi, d'un côté, cela me plaisait puisque je l'aurais volontiers chassé dans les bras de n'importe laquelle pourvu que j'en fusse délivrée, et d'un autre côté j'en ressentais du dépit.

Je l'avais pris spontanément, je l'avais même voulu. Les miens étaient opposés à un mariage si mal assorti. Et il faut bien dire la vérité, le pauvre homme ne brûlait pas de demander ma main. Mais moi, j'en avais assez de ma qualité de demoiselle : je voulais des voitures à moi, des brillants, des robes de velours, un titre et, par-dessus tout, ma liberté. Il en a fallu des yeux doux pour enflammer le cœur du comte dans sa grande poitrine, mais une fois enflammé il ne connut plus la paix qu'il ne m'eût en sa possession ; il ne regarda point à ma petite dot et ne pensa guère à l'avenir. Moi, devant le prêtre, je répondis par un *oui* ferme et sonore. J'étais contente de ce que j'avais fait, et aujourd'hui, après tant d'années, je ne m'en suis pas encore repentie. Au fond, il ne me semblait pas devoir m'en repentir, même en ces jours durant lesquels, le cœur ouvert presque d'un coup, je me plongeais dans le paroxysme d'une première passion aveugle.